

Des « Carmélites » d'une humanité bouleversante

Avec Olivier Py à la mise en scène de l'œuvre de Francis Poulenc, musique et théâtre s'enrichissent dans une vibration subtile d'ombres et de lumières

Opéra

Un chef-d'œuvre ! Cette production des *Dialogues des carmélites* de Poulenc (1899-1963), présentée au Théâtre des Champs-Élysées mardi 10 décembre, est le spectacle le plus enthousiasmant et abouti vu sur une scène parisienne depuis longtemps. Une rare concorde entre musique et théâtre, où l'une et l'autre s'entretiennent et s'enrichissent dans une vibration subtile d'ombres et de lumières. Le premier salut va à la qualité exceptionnelle d'une distribution (la fine fleur du chant français) emportée par Patricia Petibon, Sœur Blanche de l'Agonie du Christ, qui n'a jamais aussi bien porté l'entière de son nom.

Beaucoup de chanteuses sont en effet des « Sœur Blanche » comme le veut l'usage diminutif du rôle. Petibon porte en elle l'intensité du combat christique, incarnation qu'Olivier Py a mise en scène jusque dans les moindres replis du personnage. Tour à tour violente et humble, soumise et révoltée, dure et friable, la partition angoissée de la jeune novice entrée au carmel pour conjurer sa peur du monde est d'une humanité bouleversante. Timbre, prosodie, intonation, tout frôle la perfection, de même la belle nature de comédienne que Petibon la possédée conjugue en nous faisant toucher le Ciel et l'enfer.

C'est d'ailleurs ce ciel clouté d'étoiles plus brillantes et plus neuves encore que celles de la Nativité des Rois mages que rejoindront une à une les carmélites suppliciées, une fois quittée leur ronde de camisoles blanches, une à une détachée des autres au son métallique du couperet (que Poulenc fait pragmatiquement entendre dans sa musique).

Gité au creux de la Terreur qui sévit en ce siècle révolutionnaire, le « petit lièvre » montera donc à l'échafaud comme ses compagnes, ainsi que l'a voulu Georges Bernanos en son *Dialogues des carmélites*, qui relate l'histoire vraie des seize religieuses du carmel de Compiègne, guillotines le 17 juillet 1794 à Paris. Autour de Patricia Petibon, la magnifique M^{me} Lidoine de Véronique Gens, toute de droiture et de générosité, dont la performance vocale force respect et admiration.

La Mère Marie assoiffée de martyre de Sophie Koch, la Sœur Constance tendre et oiseuse d'Anne-Catherine Gillet, qui a magistralement remplacé au pied levé Sandrine Piau, souffrante, et campe une figure de sainte naïve et profonde, comme avertie des mystères de l'autre monde. La mort de Madame de Croissy est l'un des sommets de l'œuvre. Olivier Py a juché l'agonie de la prieure en haut d'un mur blanc, dans un petit lit blanc, position mimétique du Christ en croix. Langée dans des draps de linceul, la vieille femme

en déréliction est un Larron blasphématoire, dont la harangue imprécatrice, d'une violence quasi insupportable, défigure la voix et sa ligne de chant : la performance de Rosalind Plowright provoque un effroi sans compassion.

Dans la fosse, Jérémie Rhorer est à la tête du Philharmonia Orchestra. Lyrique passionnelle des cordes, vibronnantes sonorités des cuivres, bois solistes livrant leur plainte mélodique, le chef français a moissonné le moindre épi de la partition, soutenant drame et voix avec la sollicitude d'une prieure pour ses filles. Le résultat est d'une beauté inusable. Cette longue altercation du doute et de la foi, Olivier Py et Pierre-André Weitz (son frère en religion scénique) l'ont déroulée dans un dénuement ardent et monacal. Une grande pièce vide trouée de rais de lumière, des chaises vite enlevées, des panneaux coulissants ouvrant sur un jardin d'hiver aux arbres dépouillés de feuilles et d'oiseaux.

Peu de signes ostentatoires – la croix, l'Agneau pascal, l'enfant Jésus (le Petit Roi de gloire) dont la tête roulera au sol tandis que retentit en coulisse le « Ah ! ça ira ! ça ira ! ça ira ! » et qu'une fenêtre en ogive projette l'ombre prémonitrice de la guillotine –, le rituel très doux d'une Cène féminine. Les religieuses en habit ne sont pas un troupeau de semblables quand bien même le destin qui les mène au sacrifice les rassemble en une âme unique aux facettes multiples.

Justice, respect, intégrité, vision : le travail de Py donne à comprendre, à entrevoir, à aimer

Chacune est finement caractérisée, leurs rapports minutieusement informés. Chaque nouvelle tension arme la suivante pour ajouter son poids à l'inexorable. Véritable folie névrotique que l'affrontement de la dernière rencontre entre le Chevalier de la Force partant en exil et sa sœur Blanche, presque une ennemie ! Quelle haine de classe et de cœur entre l'orgueilleuse Mère Marie à qui aurait dû revenir la responsabilité du prieurat et l'obstinée simplicité d'âme de Madame Lidoine, qui a été désignée à sa place.

Justice, intégrité, vision : le travail de Py donne à comprendre, à entrevoir, à aimer. Il donne aussi un double visuel à la musique de Poulenc projetée dans le monde transcendant de l'opéra. Commencé par un *Alceste* de Gluck inventif mais inégal à l'Opéra Garnier, poursuivi par un *Aïda* de Verdi de moyenne forme à l'Opéra Bastille, le marathon automnal d'Olivier Py – trois nouvelles productions d'opéra à Paris – se clôt par un

« grand œuvre » magistral, d'ores et déjà inoubliable. ■

MARIE-AUDE ROUX

Dialogues des carmélites, de Poulenc. Avec Patricia Petibon, Sophie Koch, Véronique Gens, Anne-Catherine Gillet, Rosalind Plowright, Topi Lehtipu, Philippe Rouillon, François Piolino, Olivier Py (mise en scène), Pierre-André Weitz (décors et costumes), Bertrand Killy (lumières), Chœur du Théâtre des Champs-Élysées, Philharmonia Orchestra, Jérémie Rhorer (direction). Théâtre des Champs-Élysées, Paris 8^e. Jusqu'au 21 décembre. Tél. : 01-49-52-50-50. De 5€ à 140€. Theatrechampselysees.fr Diffusion sur France Musique le 21 décembre à 19h30. Journée spéciale avec Olivier Py le 14 janvier 2014.



Patricia Petibon porte en elle l'intensité du combat christique. VINCENT PONTET/WIKISPECTACLE

NOËL SOUS UNE BONNE ÉTOILE.

HERMÈS
PARIS



Les dernières victimes de la Terreur

Le 17 juillet 1794, le couperet de la guillotine tomba sur 16 carmélites du couvent de Compiègne condamnées à mort par le Tribunal révolutionnaire. Elles furent parmi les dernières victimes de la Terreur. Arrêtées le 22 juin, c'est dans une charrette qu'elles firent le voyage de Marat-sur-Oise (ainsi que Compiègne avait été rebaptisée) à Paris. Sœur Marie, la seule qui survécut parce qu'elle était absente au moment de l'arrestation, rédigea ensuite un document, qui fut retrouvé après sa mort, en 1836, et publié chez un

libraire de Sens. Les martyres furent béatifiées le 27 mai 1906 ainsi que le stipule une plaque commémorative apposée rue de Picpus, à Paris. Edité en 1949, le scénario cinématographique de Georges Bernanos (1888-1948) servit de trame aux *Dialogues des carmélites* de Francis Poulenc (1899-1963), qui recentra l'action autour de l'aventure spirituelle de Blanche de la Force. L'œuvre fut créée en février 1957 à la Scala de Milan, son commanditaire, puis en français à l'Opéra de Paris, le 21 juin.